

Contre François Jullien

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Chine trois fois muette
Leçons sur Tchouang-tseu
Etudes sur Tchouang-tseu

JEAN FRANÇOIS BILLETTER

Contre François Jullien



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2007

QUE François Jullien me pardonne ce titre accrocheur. J'en avais besoin pour m'adresser à ses lecteurs et porter à leur connaissance quelques objections qu'on peut lui faire. C'est à cela que se borne mon ambition. Je ne veux pas m'ériger en juge, mais être partie et laisser les lecteurs arbitrer comme ils l'entendront.

François Jullien a une influence considérable, et donc une responsabilité. Cette influence me paraissant en grande partie néfaste, j'ai voulu le faire savoir. "Ce n'est pas un droit, c'est un devoir, étroite obligation de quiconque a une pensée, de la produire et mettre au jour pour le bien commun", disait Paul-Louis Courier.

Paradoxalement, la masse de son œuvre ¹ est un avantage pour moi : elle m'oblige à aller tout de suite à l'essentiel. Son unité d'inspiration et de méthode me facilite aussi la tâche. Mais mon intention n'est pas seulement de dire ce que je pense de son travail, et de

1. La liste de ses ouvrages figure à la fin de cet essai, aux pages 91-94.

donner mes raisons ; j'aimerais aussi le situer. J'estime en effet qu'on ne peut ni le comprendre, ni le juger si l'on ne voit pas quelle position François Jullien occupe, ou plutôt quelle partie il mène dans un grand jeu où d'autres coups sont possibles.

LA CHINE

REMARQUONS d'abord que son œuvre est fondée tout entière sur le mythe de l'altérité de la Chine. L'ensemble de ses livres reposent sur l'idée que la Chine est un monde complètement différent du nôtre, voire opposé au nôtre. La première chose est donc de déterminer d'où vient ce mythe.

Dans sa forme extrême, il est relativement récent. L'écrivain Victor Segalen me semble avoir joué un rôle dans son ultime cristallisation. En 1908, s'étant mis au chinois avant de partir pour Pékin comme élève-interprète de la Marine nationale, il écrit à l'un de ses correspondants qu'il va être "aux prises avec la plus antipodique des matières". L'empire finissant deviendra pour lui "l'Ailleurs" par excellence, un Ailleurs fascinant parce que réputé impénétrable. Il admet que l'exotisme, dont il se fait une philosophie, est affaire d'imagination : "Au fond, ce n'est pas la Chine que je suis venu chercher ici, écrira-t-il de Pékin, mais une vision de la Chine." Segalen a résidé à Pékin et Tientsin de 1909 à 1914. Marcel Granet a séjourné à Pékin de 1911 à 1913. J'ignore s'ils s'y sont rencontrés, mais j'ai le sentiment

qu'il s'est produit entre eux une sorte de conjonction. Granet entreprenait d'étudier en sinologue et en sociologue, afin de dégager le "fond institutionnel" de la société chinoise, les documents les plus anciens contenus dans le corpus des écritures canoniques du confucianisme, notamment dans le *Livre des poèmes*, auquel il consacra sa thèse en 1919¹. Estimant que sa tâche était de montrer l'irréductible originalité de ce "fond institutionnel", il s'interdisait tout comparatisme². Il a mis au service de cette entreprise une puissance imaginative et un pouvoir d'expression si remarquables que ses ouvrages, en particulier *La Pensée chinoise* (1934)³, ont frappé les esprits et accredité durablement l'idée d'un univers chinois obéissant à des lois qui lui seraient propres. Même après que sa méthode eut été

1. *Fêtes et chansons de la Chine ancienne* (1919), Albin Michel, 1982. Quand je n'indique pas le lieu d'édition, il s'agit de Paris.

2. Sur ce point, voir par exemple la préface de Louis Gernet aux *Etudes sociologiques sur la Chine* de Marcel Granet (P.U.F., 1953). Voir aussi l'article de Maurice Freedman paru dans *Critique* n° 337, juin 1975.

3. Albin-Michel, 1999.

contestée et que d'importantes découvertes archéologiques eurent modifié l'état des sources, l'œuvre de Granet a continué à fasciner beaucoup de lecteurs et à susciter des vocations sinologiques. Dans le domaine allemand, Richard Willhelm, missionnaire devenu sinologue, a produit un effet comparable par la puissance de sa traduction allemande du *Livre des mutations* (1923). Elle a ancré dans l'esprit du public l'idée d'un monde situé aux antipodes du nôtre. Dans un passé plus récent, Pierre Ryckmans (alias Simon Leys) a souvent redit que la Chine constitue "l'autre pôle de l'expérience humaine". "La Chine est cet Autre fondamental sans la rencontre duquel l'Occident ne saurait devenir vraiment conscient des contours et des limites de son Moi culturel", écrit-il dans son introduction aux *Stèles* de Victor Segalen¹. François Jullien se situe dans cette lignée puisqu'il nous explique, d'un ouvrage à l'autre, que la "pensée chinoise", qu'il appelle aussi la "pensée lettrée", est l'envers de la nôtre.

Mais le mythe vient de plus loin. Il a pris corps au XVIII^e siècle quand Voltaire et d'autres "philosophes" français ont fait de la Chine

1. La Différence, 1989.

l'image inversée du régime qu'ils combattaient chez eux. En Chine, disaient-ils, point d'arbitraire royal, point d'abus imposés par des privilèges abusifs et protégés par des prêtres combattant la raison au nom d'une vérité révélée – mais, au contraire, des despotes éclairés, servis par des lettrés-philosophes choisis pour leur mérite et agissant selon les préceptes d'une religion raisonnable, celle de Confucius. François Jullien a remis ce mythe au goût du jour en lui donnant une forme savante – et en occultant sa signification politique. Mais cette signification politique cachée n'explique-t-elle pas en partie le succès de ses livres en France ? En effet, la plupart des intellectuels français ne s'identifient-ils pas à l'université et aux Grandes Ecoles, c'est-à-dire à un mandarinat laïque que la III^e République a créé pour l'opposer à la hiérarchie catholique ? Ce mandarinat n'est-il pas fondé sur l'héritage napoléonien et, au-delà, sur celui des Lumières ? Ce mythe de la Chine philosophique plaît aux intellectuels français, me semble-t-il, parce qu'il constitue le pendant imaginaire de l'élitisme républicain qu'ils pensent incarner. François Jullien entretient cette illusion par son langage et par ses thèmes – notamment par sa façon

de parler des “lettrés” comme s'ils avaient été *in corpore*, à travers les siècles, les porteurs de “la pensée chinoise”, mais aussi par le thème, constant dans ses livres, de “l'absence de transcendance” dans cette même “pensée chinoise”.

Mais il faut remonter encore plus haut dans la genèse du mythe. L'ironie de l'histoire a voulu que Voltaire et les autres sinophiles de son temps se fondent sur la vision de la Chine élaborée *par leurs ennemis* : les Jésuites. Or, si l'on ne peut nier le mérite que les Jésuites (Français principalement) se sont acquis en faisant connaître la Chine à l'Europe savante de l'époque, il ne faut pas oublier qu'ils l'ont fait en poursuivant un but qui leur était propre : ils cherchaient à justifier la politique que leur ordre avait menée là-bas et qui consistait à tenter de convertir l'empire par le haut, en se servant du pouvoir de l'empereur. Il leur fallait donc donner une idée favorable des souverains chinois, de leur gouvernement, du mandarinat qui administrait l'empire et du confucianisme qui constituait la clé de voûte de l'univers intellectuel mandarinal. C'est ce qu'ils ont fait, avec efficacité – en particulier le Père Jean Baptiste du Halde, qui a surveillé de près la publication des fameuses *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères*

par quelques missionnaires de la Compagnie de Jésus (34 volumes parus entre 1703 et 1776)¹. Tous les penseurs du XVIII^e siècle n’ont pas été des sinophiles enthousiastes comme Voltaire, ou comme Leibniz au siècle précédent, mais tous ont raisonné sur la Chine telle que la présentaient les Jésuites. Les pères jésuites sont les auteurs de cette Chine “autre”, faite pour “donner à penser”, dont François Jullien nous a livré le dernier avatar.

Poursuivons encore notre exploration. Les pères jésuites n’ont rien inventé, ils se sont contentés d’adapter à leurs propres fins une vision de la Chine, de ses institutions et de son histoire qui existait en Chine même. Ils l’ont recueillie aux meilleures sources, auprès des

1. Dans une communication présentée en 2003 à l’Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Jacques Gernet a démontré que cette surveillance rédactionnelle exercée par l’Ordre sur la publication des rapports des missionnaires de Chine a commencé très tôt. Voir “*Della Entrata della compagnia di Giesù e christianità nella Cina* de Matteo Ricci (1609) et les remaniements de sa traduction latine (1615)”. C’est le Père Trigault qui, le premier, dans sa traduction latine de l’ouvrage de Matteo Ricci, rend “letterati” ou “mandarini letterati” par “philosophes”.

hauts fonctionnaires, des érudits et des hommes de lettres qui ont été là-bas leurs interlocuteurs privilégiés. Ils ont rendu un service insigne à l’Europe en lui faisant connaître cette vision – mais cela ne signifie pas que nous devions l’accepter telle quelle, sans critique. Les interlocuteurs des pères jésuites étaient des hommes cultivés, voire savants, mais c’étaient des mandarins, c’est-à-dire des grands commis de l’Etat et des membres de la classe possédante. C’est *leur* vision du monde que les Jésuites ont interprétée et adaptée à l’intention du public européen, que Voltaire et d’autres philosophes du XVIII^e ont ensuite érigée en contrepoint et modèle, et qui constitue encore aujourd’hui le fond d’un certain mythe de la Chine dans l’esprit du public, en France tout particulièrement. Nous avons affaire à un phénomène idéologique de grande ampleur, fait de résonances et d’échos qui se répercutent à travers les siècles, d’un bout à l’autre du vieux monde – ou d’un phénomène en cascade, si l’on préfère¹. Le succès

1. Songeons que la seule source d’information dont on disposait sur l’histoire chinoise en Europe au XIX^e siècle était l’*Histoire générale de la Chine* du père jésuite de

de François Jullien s'explique en partie par là : il plaît doublement au public parce qu'il alimente le mythe dont ce dernier est déjà imprégné et parce qu'il le pare de nouveaux atours savants, sinologiques et philosophiques.

Mais pour vraiment comprendre ce grand phénomène idéologique, il faut remonter à sa source, au moment de sa genèse, c'est-à-dire à la naissance de l'empire.

Rappelons que l'empire chinois a été fondé par Ts'in Cheu-houang, le "Premier empereur de Ts'in"¹, en 221 avant notre ère, à la suite

Mailla, publiée entre 1777 et 1783, qui était une adaptation du *T'ong-t sien kang-mou* (en pinyin : *Tongjian gangmu*), un précis d'histoire chinoise compilé au XII^e siècle à l'usage des fonctionnaires de l'administration impériale et complété ensuite au fil du temps. Hegel se fondait sur cet unique ouvrage lorsqu'il déclarait que la Chine n'a jamais eu de véritable histoire. Les conséquences de ce jugement se font encore sentir aujourd'hui.

1. *Qin shi Huang* en pinyin. Pour la commodité des lecteurs français, j'ai adopté dans le texte une transcription du chinois qui se lit à la française. Lors de la première occurrence d'un nom ou d'un mot, j'ajoute l'équivalent pinyin pour les lecteurs qui y sont habitués, en note ou entre parenthèses dans les notes.

de terribles guerres, et que la violence dont est né ce nouveau pouvoir s'est retournée contre lui puisqu'il a sombré dans le désordre quinze ans plus tard, en 206. Les insurgés qui ont causé sa chute et se sont affrontés ensuite entre eux à la tête d'énormes armées n'avaient pas tous les mêmes visées. Après quelques hésitations, les vainqueurs de cette nouvelle guerre ont repris à leur compte l'idée d'empire et fondé, en 202, la dynastie impériale des Han, qui est devenue la deuxième¹. Leur principal souci était de ne pas subir le sort de la première, c'est-à-dire de durer. Ils y ont réussi au-delà de tout espoir puisque leur dynastie a subsisté pendant quatre siècles (les Han forment la période romaine de la Chine). Mais les empereurs Han et leurs conseillers ont fait plus que cela puisque l'empire a duré plus de deux millénaires et que, grâce à eux,

1. Cet enchaînement d'événements mémorables est raconté dans les *Mémoires historiques* de Seu-ma Ts'ien (Sima Qian, environ 135-95). Ce grand ouvrage, soit dit en passant, chef-d'œuvre historiographique et littéraire de la Chine ancienne, mériterait cent fois plus de figurer dans la Bibliothèque de la Pléiade que le malheureux *Houai-nan-tseu* dont il sera question plus loin.